

Jean-François Nadeau, Simon Nadeau, Mathieu Bock-Côté

Samuel Mercier

Numéro 154, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71772ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2014). Compte rendu de [Jean-François Nadeau, Simon Nadeau, Mathieu Bock-Côté]. *Lettres québécoises*, (154), 54–55.

☆☆☆ ½

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Un peu de sang avant la guerre

Montréal, Lux, coll. « Lettres libres », 2013, 182 p., 16,95 \$.

Entre Hochelaga et Kandahar

Un peu de sang avant la guerre, recueil des chroniques publiées entre 1998 et 2013 par le journaliste et historien Jean-François Nadeau, est un livre qui réussit à aller au-delà de l'actualité pour entamer une réflexion sur le sens de l'histoire.

La chronique est, en règle générale, un genre qui se périme assez vite. Loin des événements qui ont motivé son écriture, le texte perd souvent de sa force pour s'évanouir dans le brouhaha médiatique où les opinions sont légion.

Il arrive cependant qu'un chroniqueur réussisse à dépasser l'actualité pour atteindre une vérité autrement plus importante, ce que Nietzsche appelait justement un regard « inactuel » sur son temps, capable d'une portée critique malgré le manque de distance. Plus qu'un simple témoignage au sujet d'une époque — qui de toute façon ne serait bon que pour les archives —, c'est ce regard sur ses contemporains que tente de poser Jean-François Nadeau dans *Un peu de sang avant la guerre*.

L'écriture avant tout

Les chroniques de Nadeau dans *Le Devoir* ne peuvent pas exactement être qualifiées de tonitruantes. Devant l'océan de vendeurs d'opinions dans lequel baignent les médias québécois, il est même assez facile de passer son chemin sans s'y arrêter. La particularité d'*Un peu de sang avant la guerre* est de forcer cet arrêt qui permet d'assister au développement d'une écriture et d'une pensée qui fuient la facilité.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il consacre une des chroniques du livre à Arthur Buies à propos duquel il écrit : « Il possédait une plume, du souffle et des idées. Cela est rare. Arthur Buies demeure encore presque aussi seul qu'en son temps. Au milieu de l'imposture, de l'inertie, des bêtises, des petites et de l'unanimité à tout crin, un tel homme nous manque. » (p. 78, 79)

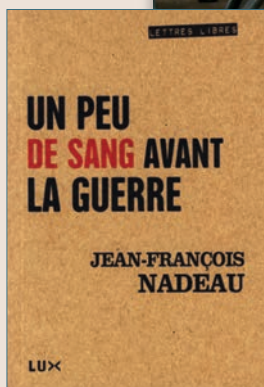
Nadeau n'a peut-être pas la force polémique de Buies, le libéral jeté dans la fosse aux curés du Québec de l'époque, mais il en garde au moins une certaine éthique de la pensée, sorte de liberté un peu décalée.

De la petite à la grande histoire

Les meilleures pages du recueil sont celles consacrées à la guerre en Afghanistan. Toujours subtil, Nadeau laisse entrevoir cette guerre à travers des éléments biographiques qui ne sont jamais trop appuyés. On y voit, par exemple, apparaître un vétéran blessé au combat dans une église de Beauce au Nouvel An, mais cette image évocatrice n'est pas pathétique et permet plutôt d'entamer une réflexion sur la crise économique et la fameuse phrase de Nathan Rothschild : « Le meilleur moment pour acheter, c'est lorsqu'il y a du sang dans les rues. »



JEAN-FRANÇOIS NADEAU



D'une même manière, un cousin parti en guerre en Afghanistan revient en contrepoint de la grande histoire, toujours là derrière, avec ses Chamberlain et ses troupes anglaises massacrées dans la passe de Khyber. Ce jeu habile avec le passé se déploie également dans un texte comme « Hochelaga », dans lequel le chroniqueur relate une rencontre avec un groupe de jeunes où l'un d'entre eux lui montre un revolver qu'il a trouvé.

L'anecdote ferait, en soi, un article de tabloïd : une histoire de jeune de quartier pauvre avec une arme à feu, mais Nadeau se refuse à ce sensationnalisme bête, l'intérêt n'est pas là, mais plutôt dans la représentation qui est faite de cette pauvreté. Cette représentation n'est évidemment pas que l'affaire d'un événement, de la nouvelle journalistique, mais bien de quelque chose de plus grand souligné par le rappel d'une fusillade dans le même quartier en 1923 et de l'exécution des coupables l'année suivante : « Des têtes tombent, la pauvreté reste. Mary Travis dite La Bolduc la chantera. C'est son quartier. A-t-il tellement changé par après ? »

Dans le cas d'« Hochelaga », le rappel de l'histoire est là comme un poids dans la réflexion de Nadeau qui se développe pour exposer l'apport de certaines œuvres de bienfaisance qui, malgré leur travail, compensent bien mal le désengagement d'un État qui voudrait bien oublier que les pauvres existent. L'oubli, sans être nommé explicitement, est d'ailleurs peut-être un des thèmes centraux de ce recueil à la fois porté par la marche du monde et par le silence de ceux qu'elle écrase.

☆☆☆ ½

SIMON NADEAU

L'Autre Modernité

Montréal, Boréal, coll. « Liberté grande », 2013, 240 p., 22,95 \$.

Avoir la modernité solitaire

Étrange livre que *L'Autre Modernité* de Simon Nadeau, essai à la fois audacieux et à contretemps, qui dérive vers une lecture de l'histoire québécoise aussi personnelle que difficile à accepter.

Le premier essai de Simon Nadeau, *L'Autre Modernité*, propose de prendre à rebours l'histoire littéraire du Québec contemporain pour s'intéresser à ses figures d'écrivains solitaires et les opposer à un récit souvent axé sur le collectif.



SIMON NADEAU

La critique de la Révolution tranquille n'en est bien sûr pas à ses débuts. Plusieurs auteurs ont souligné le caractère trop emblématique de ce moment, tantôt pour mieux en comprendre son développement et montrer que le Québec ne s'est pas réveillé par magie en 1960, tantôt pour faire l'éloge de la droite conservatrice des Groulx ou des Duplessis. La voie qu'emprunte Simon Nadeau est toutefois bien différente.

Une vision de la liberté

« Fondamentalement, la pensée libre, émancipée de la *collectivité*, n'est pas la bienvenue dans la culture au Québec »: ce constat sévère sert en quelque sorte de moteur à la réflexion de Nadeau. À travers les œuvres de Jean-Charles Harvey, Paul Toupin, Hector de Saint-Denys Garneau, Pierre de Grandpré ou Ringuet, l'auteur tente de cerner l'in-

Il y a quelque chose de beau dans ce que souhaite Nadeau. Reste encore l'impression qu'il est peut-être bien seul à le souhaiter.

quiétude ontologique qui serait à la base d'une modernité effacée par les grands récits collectifs qui ont fait le Québec contemporain.

C'est cette histoire « dans le creuset de l'intériorité » que tente de mettre de l'avant Nadeau en se basant sur une interprétation chrétienne de la pensée de Nietzsche, Thoreau et Rousseau. Nietzsche chrétien? Si je n'arrive pas à suivre l'essayiste jusque-là dans son parcours à mi-chemin entre la méditation d'un promoteur romantique et l'examen de

conscience d'un jésuite, il faut tout de même reconnaître que Nadeau a le courage de penser à contretemps.

Alors même que les grands projets collectifs qui ont animé la Révolution tranquille semblent s'évanouir dans la technique et les lois du marché, alors même qu'on a peut-être effectivement tué Dieu pour le remplacer par des iPhone, quelques centaines de chaînes à la télé et (accessoirement aussi) des antibiotiques contre la tuberculose, Nadeau cherche à ouvrir un « nouvel horizon » par la lecture du Canada français chrétien, qui permettrait au solitaire de se retrouver dans une forme de communion avec le monde. Tout ça n'est pas fou, bien sûr. Il y a quelque chose de beau dans ce que souhaite Nadeau. Reste encore l'impression qu'il est peut-être bien seul à le souhaiter.



MATHIEU BOCK-CÔTÉ
Exercices politiques

Montréal, VLB, 2013, 384 p., 29,95 \$.

La critique du multiculturalisme au four à micro-ondes

Nouveau tribun du conservatisme québécois, Mathieu Bock-Côté nous sert encore une fois ses pensées avec des *Exercices politiques* qui ont un vague parfum de réchauffé.

L'homme est difficile à manquer. Que ce soit à Bazzo ou dans les multiples déclinaisons des médias du groupe Québecor, Mathieu Bock-Côté n'en manque pas une pour débiller sa critique de la modernité.

Celle-ci se serait perdue dans une recherche de la liberté qui aurait abouti en différentes « pathologies de l'émancipation » au détriment d'une culture et d'une identité fortes. Pour Bock-Côté, « l'homme doit se concevoir comme un héritier », ce qui suppose une société organique, préexistante à ses institutions, et vient évidemment avec sa révérence à la nation, à une certaine culture et à une idée de l'Occident dont les grands adversaires seraient l'islamisation rampante, le multiculturalisme et la gauche technocratique.

Rien de bien neuf pour quiconque suit l'œuvre de Bock-Côté depuis un moment, toujours aucune tentative de définir ce qu'il entend exactement par ce rapport à l'identité (serait-ce un essentialisme?) ni d'en découdre sérieusement avec les universitaires qu'il s'agisse des théoriciens du multiculturalisme (les Taylor, Bouchard, Seymour, Kymlicka



MATHIEU BOCK-CÔTÉ

et compagnie), de l'identité (mais que fait-il de Ricoeur et de son identité comme lecture de soi-même, de Herder?), du social (qu'a-t-il à répondre à cette idée d'une société comme « institution imaginaire » chez Castoriadis?) ou du nationalisme.

Intellectuel, Bock-Côté? Peut-être a-t-il encore ses preuves à faire, mais concédons que ce recueil d'entrées de blogue n'a peut-être pas de grandes ambitions théoriques. À le suivre dans ses aventures Facebook ou au musée, il faut dire que l'intérêt pour ce livre en marge d'une œuvre qui n'en est pratiquement pour l'instant qu'à l'état de glose est limité.

Comme plusieurs sans doute, je préfère mon conservateur cinglant, à la Muray, à la jeune Finkielkraut, voire — horreur — à la Céline. On peut bien concéder son calme démocratique à Bock-Côté (il y a d'ailleurs quelque chose d'admirable dans sa foi envers la démocratie comme espace de discussion), il n'en demeure pas moins que cette série de réflexions révérencieuses envers « notre » héritage occidental et la nation a un petit parfum de déjà lu.